

Le systématisateur

KONSTANTIN VAGUINOV

Un homme trapu, aux cheveux longs et délicats, était assis à la table de la cuisine. Il était vêtu d'une veste estudiantine ouverte aux boutons recouverts de tissu noir et d'un pantalon vert bleuâtre en sergé usé.

Une ampoule suspendue au plafond éclairait la table. L'homme avait face à lui des ongles pointus, arrondis, féminins et masculins de différentes teintes. Sur chaque ongle, il était indiqué très brièvement à l'encre où et quand il avait été coupé, et à qui il appartenait.

Dehors, il faisait nuit noire.

La fille et l'épouse de l'homme assis à la table dormaient depuis longtemps. Le fait que tout dormait autour de l'homme éveillé lui procurait un plaisir inexprimable.

Il triait les ongles, en faisait des petits tas, les disposait dans l'ordre qu'il était le seul à connaître. Non, à proprement parler, il ne connaissait pas l'ordre, il le cherchait, il cherchait des critères par lesquels il serait possible de systématiser ces objets.

Il plaçait les ongles dans le creux de sa main, et lisait les inscriptions:

Samarkand/ 1921/ Kopochevitch
Saratov/ 1922/ Ouloubekov
Astrakhan/ 1926/ Karabozov

Il les frottait précautionneusement avec un petit chiffon.

Il était fier. Il supposait, il était même presque certain que personne au monde hormis lui ne s'occupait de résoudre certaines questions.

D'un mouvement de main, il balaya un ongle qui glissa de la table et tomba au sol.

Son visage exprima l'effroi.

L'espace sous la table était sombre et poussiéreux.

L'homme s'accroupit, mais il n'aperçut pas l'ongle.

Jurant, furieux, il craqua une allumette. Il craignait d'écraser l'ongle. En éclairant le plancher, il fut encore plus effrayé. Il y avait des crevasses et des fissures partout.

Mais par chance, l'ongle d'Ouloubekov fut retrouvé. Il reposait paisiblement contre le mur. Un mouvement maladroit, et l'ongle serait tombé dans une fissure.

Triomphant, l'homme se releva, se mit à souffler la poussière de l'objet, l'essuya avec le petit chiffon et le déposa soigneusement dans une boîte, comme s'il s'agissait d'une relique.

Il s'assit à nouveau à la table et se perdit dans ses pensées.

Portant les ongles dans des petites boîtes abyssines sculptées, l'homme passa par le recoin où était posée une encyclopédie bon marché datant d'avant la révolution, puis entra dans sa chambre. Celle-ci était extrêmement étroite (on pourrait la comparer à un segment du couloir) et terriblement humide. L'humidité était telle que la tapisserie s'était détachée de deux murs. Le crépi gris était presque mou.

Son lit, poussé contre le mur dépourvu de tapisserie, avait des oreillers gris, plats et détrempés, ainsi qu'une couverture dure et non moins humide.

Près de la fenêtre recouverte de glace se trouvaient des petites boîtes, des mallettes et des caisses en contre-plaqué ayant contenu des fruits. Sur le secrétaire obsolète en mauvais état, il y avait des petites enveloppes, des paquets, des flacons, des livres, des catalogues écrits par le propriétaire de la chambre lui-même.

L'armoire renfermait des bouts de papier, avec ou sans inscriptions, des bouteilles de vin sculptées (certaines d'entre elles étaient censées représenter de grands poètes, des écrivains, des hommes de science, des politiciens), des produits pharmaceutiques desséchés avec des dessins d'aigles à deux têtes, des feuilles et des fleurs séchées, des coléoptères recouverts par de petites araignées, des papillons dévorés par les mites, des invitations de mariage, des cartes de visite d'enfants, de femmes et d'hommes avec ou sans couronnes, des morceaux de pain avec un clou, des cigarettes avec un bout de ficelle qui dépassait comme une corne du tabac, des brioches avec des cafards, des spécimens de biscuits impérialistes et révolutionnaires, des échantillons de papiers peints bourgeois et prolétariens, des bouts de crayons d'Etat et d'entreprises, des cartes postales reproduisant des tableaux connus dans le monde entier, des plumes neuves et usagées, des gravures, des lithographies, un sceau représentant Jean de Cronstadt, un kit de lavement, de fausses pierres et d'autres authentiques (bien sûr, ces dernières étaient très rares), des invitations pour des soirées komsomoles et antireligieuses, pour prendre le thé à l'occasion de l'arrivée d'une délégation, pour des conférences sur la situation internationale, des paquets de slogans pour le tramway, des affiches du Premier Mai, un étendard d'excellence usé. Il y avait même un ordre de la tortue pour la cadence esclavagiste de l'éradication de l'alphabétisme.

L'homme regarda la chambre avec fierté. Il devait systématiser, cataloguer, classer tout

cela par rubriques.

Il s'assit sur son lit humide, lui aussi encombré de toutes sortes d'objets. Il étendit avec prudence ses jambes sur le sol recouvert de babioles.

Il retira sa botte et jeta un coup d'œil aux cartes de visite. Il regrettait d'aller se coucher. Après tout, il pourrait encore travailler.

Il ramassa les cartes de visite fraîchement rapportées qui se trouvaient par terre, commença à les parcourir tout en délaçant sa deuxième botte.

(...)

Il consacrerait la nuit prochaine aux cartes de visite. L'homme commença à ôter sa veste lorsqu'il remarqua que des étiquettes d'aubergines étaient posées sur la chaise.

«Ma femme est un trésor, pensa-t-il, elle prend soin de moi.»

Cette chambre attirait son enfant. On pouvait si bien construire des maisons avec les boîtes d'allumettes; les images avec des dames, des animaux et des fleurs étaient fascinantes à regarder, on pouvait achever de détruire les montres cassées. Mais ce méchant papa ne permettait pas de jouer; il ne laissait même pas entrer Iraïda dans la chambre, il ne donnait même pas à sa fille les coléoptères et papillons abîmés.

Il fallait en effet aussi disposer d'échantillons décomposés et fracturés en zigzag, classifier toutes sortes de détériorations causées par des parasites, des chutes, des manipulations maladroites.

Une dent, abîmée par une carie, s'ajoutait aux autres dents, les talons usés s'ajoutaient aux autres talons usés, les boutons abîmés rejoignaient les autres boutons abîmés.

Tout était étiqueté et réparti par petites boîtes et enveloppes.

Lorsque le systématisateur eut une fille, il dit à sa femme:

– Je ne peux pas supporter les enfants de moins d'un an.

Mais un jour, lorsque tout le monde eut quitté la pièce, il s'approcha du berceau et toucha les joues de l'enfant pour voir si elles étaient douces. Il resta pensif: il imaginait sa fille grandir, ses cheveux et ses ongles pousser, ses dents de lait tomber. Il lui couperait les cheveux et les ongles, conserverait ses dents dans de petites boîtes. Sa fille se ferait des amies, et leurs cheveux et ongles pousseraient également, leurs dents de lait tomberaient.

Sa fille rassemblerait ces objets pour son père.

Penché avec tendresse, le père regardait son œuvre.

Il voyait sa fille attraper toutes sortes de mouches pour les lui apporter.

À l'école, elle ramasserait des bouts de crayons pour lui, elle troquerait des emballages de bonbons, trierait différents papiers pour lui, des premiers essais de plume, des brouillons de devoirs en classe.

Il la voyait déjà adulte, l'aidant dans la tâche de systématisation.

«Oui, pensa-t-il, ce n'est pas mal d'avoir un enfant.»

Le systématisateur fréquentait des détenteurs de babioles.

On peut dire que le professeur de néerlandais ne manquait pas de travail.

La ville comptait de nombreux thésaurisateurs.

Le comptable Klein, par exemple, amassait tout ce qui représentait Pétersbourg, des cartes postales aux étiquettes de bière. Un vieux Don Juan, metteur en scène d'un petit théâtre, collectionnait des sifflets; un acteur de cinéma, des gants de femme. Il y avait aussi des collectionneurs de bouts de dentelle, de fragments de brocart, de petites perles, d'appâts de dames.

Pour toutes ces personnes, la ville était une mine d'or, l'Eldorado du Nord, le nouvel Herculanum et Pompéi.

Les individus en question dévouaient leur temps libre et moins libre aux fouilles.

Ils fouillaient les chambrettes des vieilles et des vieillards qui pouvaient à peine se mouvoir et chez qui il restait encore quelque chose.

Obsédés par leur passion pour la possession, d'autres collectionnaient non pas des objets, mais quelque chose d'immatériel... qui cependant avait un goût et une odeur particuliers, par exemple: des jurons, des blagues, de belles phrases tirées de livres, des lapsus, des fautes de russe.

Certains de ces thésaurisateurs se plongeaient dans de glorieux rêves, exagérant la valeur esthétique de certains objets (les dentelles), d'autres expliquaient leur emmagasinement (les gants pour dames) par leur désir d'écrire un livre particulier. «L'histoire des gants pour dames», d'autres encore par leur amour des spectacles qui réjouissent les yeux (le brocart).

Ainsi vivait le systématisateur parmi ces capitalistes singuliers, ces bandits, ces brigands qui ne dédaignaient ni de voler ni d'escamoter les objets précieux de vieillards et de vieilles dont la seule valeur était souvent les souvenirs qu'ils évoquaient pour eux. Ces collectionneurs étaient de véritables exploités, insaisissables, cruels et avides. Ils réduisaient imperceptiblement leurs connaissances en travailleurs sous leurs ordres. En exerçant une pression morale, ils les contraignaient à œuvrer pour leur enrichissement personnel.

Début du roman *Harpagonia*, choisi et traduit du russe par Debora Dévaud.

biblio

Harpagonia

Traduit en anglais par Ann Arbor, Michigan: Ardis, 1983.

Bambocciata

Roman, 1931.

Les Travaux et les jours de Svistonov

Roman, (1929) Ed. Circé, 1998.

Le Chant du bouc

Roman, (1928) Actes Sud, 1993.

Voyage dans le Chaos

Poésie, 1921.

Retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de la Fondation C.F. Ramuz.



bio

KONSTANTIN KONSTANTINOVITCH VAGUINOV, (1899-1934), né Wagenheim, est un poète et romancier russe du XX^e siècle. Formé à l'Institut d'art de Saint-Petersbourg, il écrit dès son adolescence. Actif dans les cercles littéraires, il fréquente divers groupes littéraires et la Maison des Arts, une association d'artistes proposant des ateliers variés de littérature, poésie, peinture, poterie, etc. aux citoyens russes afin de promouvoir l'art. Il publie son premier recueil, *Voyage dans le chaos*, en 1921. Son passage à la prose marque un tournant dans sa carrière, avec *Le Chant du Bouc* (1928), œuvre hybride mélangeant poésie et réflexion critique. Tombé dans l'oubli en URSS, il n'est redécouvert qu'à partir des années 1980.

DEBORA DÉVAUD, née en 2001, est diplômée en anglais et en études slaves à l'université de Lausanne, où elle poursuit un Master dans ces deux domaines, accompagné d'une spécialisation en traduction littéraire du russe vers le français. L'apprentissage du russe entrepris durant son Bachelor l'a progressivement menée à s'intéresser à la transmission de cette littérature, avec la volonté de la rendre plus accessible au public francophone. Elle a bénéficié d'un mentorat de Maud Mabillard pour sa traduction du «Systématisateur», premier chapitre du roman *Harpagonia*. Elle éclaire les enjeux de ce travail dans un texte à lire sur notre site. **CO**